



**LES FEMMES QUI ÉCRIVENT VIVENT DANGEREUSEMENT, LAURE ADLER & STEPHAN BOLLMANN, PARIS, FLAMMARION. 2007, 150 p., 29€**

Dans le n°98 des Actes de Lecture, nous avons rendu compte dans cette rubrique du premier ouvrage que Laure Adler et Stephan Bollmann avaient écrit ensemble : *Les femmes qui lisent sont dangereuses*. Ils récidivent avec : *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*.

Le premier prenait fortement appui sur une série d'œuvres iconographiques qui reflétaient à la fois l'histoire de l'art et l'histoire des femmes dans la société.

Même s'il est construit à l'identique, ce second ouvrage n'est plus à classer parmi les « beaux livres ». Les gravures et photographies, même si elles sont de qualité, ne viennent qu'illustrer les propos féministes sur l'éclosion des femmes comme auteures et écrivaines. Dans l'Histoire et l'histoire de la reconnaissance des femmes en tant qu'êtres pensants. Avec les mises en danger personnelles ou sociales qui ont suivi leurs prises de risques.

Ce livre est une galerie d'auteures passionnante. Passionnantes, elles ne le sont plus obligatoirement à la lecture aujourd'hui. Que notre mentalité contemporaine « d'affranchis » ne nous les fasse pas juger trop hâtivement ; elles ont toutes été, par les petits ou grands pas que chacune a su faire, à l'origine d'une rupture, dans l'histoire littéraire ou l'histoire des femmes. Chaque texte accompagnant les images le montre.

Le changement subtil entre les deux titres signifie à lui seul comment, de lectrices à productrices d'écrits, la conquête de ce pouvoir les engageait, parfois de façon mortelle. Les deux textes introductifs de Laure Adler et Stephan Bollmann sont encore une fois très documentés. L'ensemble provoque de nouveau des envies de lire, d'aller voir ces inconnues ou revoir ces très connues.

■ **Thierry OPILLARD**



**L'IMAGE POUR ENFANTS : PRATIQUES, NORMES, DISCOURS (FRANCE ET PAYS FRANCOPHONES, 16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> SIÈCLES), ÉTUDES RÉUNIES ET PRÉSENTÉES PAR ANNIE RENONCIAT. LA LICORNE - PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES, OCT. 2007, 276 p., 22,50€**

Quatorze contributions d'universitaires, chercheurs au CNRS, directeur de musée sur le thème de l'image dans les domaines historique, religieux et pédagogique (géographie, leçon de choses, imagerie scolaire), dans la fiction (le génie d'Aladin, le tour de France par deux enfants), la législation et dans les discours à propos de l'illustration.

Chacun ayant un regard très spécialisé dans son champ d'étude, la lecture de l'ensemble est quelque peu rébarbative par la surcharge de précisions : « *Le premier cas de médiation des représentants de la culture antique illustré par Brébiert et Mellan en 1640 se retrouve dans un ouvrage d'éducation familiale que le marquis d'Halifax (1633-1695) offre à sa fille pour les étrennes de 1688, lorsqu'elle est âgée de douze ans.* »!...


L'érudition nécessaire à la lecture de la plupart des articles dépasse à n'en pas douter la moyenne des savoirs communément rencontrés. Il n'en demeure pas moins que certains passages éclairent par exemple, sur les intentions des publicitaires du début du 20<sup>e</sup> qui offrent les buvards aux écoliers, ou autres analyses de galeries de modèles aidant à l'identification des personnages par leur code de reconnaissance sociale dans les illustrations pour jeunes enfants au 19<sup>e</sup> siècle.

La présentation de François Ruy-Vidal par Isabelle Nières-Chevrel, éditeur qui révolutionna le graphisme dans les albums pour enfants dans les années 70, vient en écho au portait de Jeanne Cape et de sa croisade contre « les mauvaises lectures » brossé par l'article de Michel Defourny sur la *Revue de littérature de jeunesse*. Ces deux

textes donnent une idée de l'enjeu idéologique de l'illustration dans un débat qui est toujours d'actualité.

C'est un état de la connaissance actuelle sur la multiplicité d'emplois, de supports, de formes et de l'histoire de l'image pour enfants qui peut ouvrir à d'autres recherches à venir.

■ Dominique SAITOUR

 **LA BATAILLE DES LANGUES, MANIÈRE DE VOIR N°97 FÉVRIER-MARS 2008, ÉD. LE MONDE DIPLOMATIQUE. 7€**

Le Monde Diplomatique publie le n°97 de son bimestriel *Manière de voir*, intitulé *La bataille des langues* (en kiosque ou sur le site du Monde Diplomatique).

Il reprend les articles publiés les années passées dans *Le Monde Diplomatique* sur le sujet des langues. Un certain nombre d'articles sont inédits. Cartes et documents complètent les différents chapitres consacrés aux aspects psychologiques, sociologiques et politiques de la domination de certaines langues.

Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au bilinguisme ou au multilinguisme liront avec intérêt les cinq articles du chapitre « *Des stratégies de résistance* » qui, comme son nom l'indique, voit dans la capacité à maîtriser plusieurs langues ou tout au moins leur compréhension, particulièrement leur compréhension de l'écrit, un moyen de résister à la domination de l'anglais hégémonique.

Le concept<sup>1</sup> d'intercompréhension y est explicité dans une vision renouvelée et politique de l'enseignement des langues : où l'idéographix, outil d'aide à l'apprentissage de l'écrit devient un outil de résistance...

■ Thierry OPILLARD



**CHAGRIN D'ÉCOLE, DANIEL PENNAC, GALLIMARD, 2007, 305 p., 19€**

Travaillé qu'il est, nous dit-il, par un passé de cancre à la limite de la délinquance, Daniel Pennac livre au public et aux médias *Chagrin d'école*, dont la campagne de publicité a débuté par une élection au prix Renaudot qui a créé la surprise, puisqu'il n'était ni dans les nominés de départ, ni dans le groupe d'échappés qui sprintaient pour la victoire ; il a surgi du diable vauvert, de là où se jouent les mystères des prix littéraires...

Rappelons les propos d'Yvonne Chenouf : « *Si vous avez eu raison de réhabiliter la passion dans l'enseignement, c'est de la passion intellectuelle dont il faudrait parler. Elle ne dispense sûrement pas du plaisir et de la jubilation, elle en est une des sources. Elle dispense cependant du culte du bon prof qui jette le discrédit sur les autres et un voile puissant sur un système dans lequel les enseignants sont plus souvent des victimes que des bourreaux.* »<sup>2</sup>

Nous ne sommes plus dans le culte du bon prof, mais dans celui du sauveur.

Daniel Pennac s'en « est sorti » grâce à la rencontre de « bons profs » (et parce qu'il est tombé amoureux...). Maintenant à la retraite, ce bon samaritain confie aux soins de son réseau d'amis « bons profs » les rejetons des parents désespérés qui l'appellent au secours.

Le livre commence par une formule joliment troussée : « *Statistiquement tout s'explique, personnellement tout se complique* ». Elle annonce les pôles individuel / collectif et structurel / conjoncturel qui sous-tendent le texte et la position qui sera celle de l'auteur.

Daniel Pennac déploie un discours volontariste de re-responsabilisation des profs qui ne doivent pas baisser les bras, être dans la déploration, ou donner comme prétexte les causes sociologiques et urbanistiques : croyez en ce que vous faites, en la matière que vous enseignez, soyez pré-

sents à ce que vous faites, soyez habités par votre matière.

Ce qui en soit n'est pas une mauvaise idée.

Sauf que Daniel Pennac est dans une logique essentiellement individuelle et affective, sans envisager qu'une autre organisation de l'enseignement et des apprentissages, du travail, pourrait permettre de venir à l'école autrement que de rentrer dans l'arène.

Est-ce que l'addition de bons professeurs occupés à s'agiter, à « charismer » les uns à côté des autres dans leurs classes suffirait à résoudre le malaise d'un système qui n'en peut plus de n'accorder aucun statut et aucun rôle à ses jeunes ? Nous en doutons fortement... il y croit.

Ce livre contient quelques bonnes pages, quelques pages sincères et fortes<sup>3</sup> qui ne rattraperont pas l'ensemble destiné à faire pleurer dans les chaumières et à mettre en valeur son auteur.

■ Thierry OPILLARD


1. Concept que nous avons développé dans l'article « Bilinguisme, compétences et outils informatix » A.L. n°94 de juin 2006.

2. Yvonne Chenouf avait rendu compte dans *Comme un (mauvais) roman* (AL n°38, p.32, juin 1992 – [www.lecture.org/productions/revue/AL/AL38/AL38P32.pdf](http://www.lecture.org/productions/revue/AL/AL38/AL38P32.pdf)) de la parution de *Comme un roman*.

3. Comme les pages du début du livre où il décrit la souffrance des élèves en difficulté et de leur entourage. Comme la page 247 où il pointe la stigmatisation dont les jeunes de banlieue sont en bloc victimes de la part des médias. Comme les pages de la fin du livre où il décrit le statut d'enfant client qu'a construit la société de consommation.

J'ai écrit des aphorismes par paresse et parce qu'on a l'impression en faisant très court de dire quelque chose de plus profond.

Emil CIORAN

 **AU PAYS DE MES HISTOIRES,**  
MICHAEL MORPURGO, GALLIMARD  
JEUNESSE, 2007 (2006 POUR L'ÉD.  
ANGLAISE), 301 p., 13,50€

Je suis toujours étonnée de la façon dont Michaël Morpurgo réussit à m'entraîner dans ses textes, je suis à chaque fois conquise. Et pourtant, *a priori*, ce n'est pas la vie des chats (*Les neuf vies du chat Montezuma*) qui m'attire, ni même la corrida (sujet apparent de *Toro ! Toro !*), encore moins peut-être Robin des bois. Et pourtant chacun de ces livres m'a happée. Et que dire de *Cheval de guerre*, *Soldat Peaceful*, *Anya*, *Cool*, *Le royaume de Kensuké* ?

Alors quand est paru *Au pays de mes histoires*, un regard sur son parcours d'écrivain que nous propose M. Morpurgo, j'étais vraiment intéressée. J'ignorais que des textes narratifs entrecoupaient « l'analyse », mais ce fut encore une bonne surprise qu'il soit permis au lecteur d'effectuer un va-et-vient entre les dires de l'auteur et ses textes eux-mêmes. Michaël Morpurgo explique d'entrée de jeu qu'il souhaite faire comprendre qu'écrire des histoires est à la portée de tous, qu'il a toujours eu la hantise de la page blanche, mais que la meilleure manière de vaincre cette peur est d'apprendre à comprendre comment fonctionne cette activité dans tous ses états. Il se compare à un marin qui « prend la mer parce qu'il en a terriblement envie, parce que c'est un défi dont il a besoin, parce qu'il se met chaque fois à l'épreuve, qu'il explore, qu'il découvre. J'écris pour la même raison », dit-il.

M. Morpurgo retrace chronologiquement la façon dont il est passé de lecteur à écrivain, la manière d'abord dont est né son goût pour les mots, les histoires et l'écriture (rôle de sa mère, de la bibliothécaire, de la radio scolaire), le plaisir de l'identification au héros et le lien entre soi et le choix des livres. Puis il évoque son passage dans l'enseignement et comment il s'est mis peu à peu dans un rôle de conteur face

à ses élèves, avant de se mettre à écrire. « Mais je n'avais pas encore compris que je pourrais faire plus que divertir, et je savais que le divertissement ne me suffisait pas. Je savais que les meilleurs livres que j'avais lus, les meilleurs poèmes, m'avaient ébloui, m'avaient fait réfléchir, m'avaient incité à me poser des questions. Mais à l'époque, je pensais que seuls les génies écrivaient de tels livres, des gens intelligents, des littéraires. J'étais toujours encombré, je suppose, par mon sentiment d'insuffisance intellectuelle et créatrice. Les histoires que j'écrivais, et qui étaient désormais publiées, manquaient d'épaisseur et de naturel, elles ne touchaient jamais vraiment le cœur du sujet. Je n'étais pas sûr d'avoir les capacités de faire mieux. C'était une réalité désagréable à affronter. Je faillis abandonner. » (p.81-82)

Son parcours personnel se poursuit par la création, avec sa femme, d'une association à but éducatif, les FFCC (Farms for City Children, Fermes pour les enfants des villes). Faire en sorte que des enfants soient actifs, soient responsables de tâches effectives, se constituent une expérience de la vie... c'est aussi ce que découvrait l'écrivain : « Sans m'en apercevoir, je m'enrichis énormément en tant que personne, et donc en tant qu'écrivain. Je mûris. Désormais, lorsque j'écrivais, c'était vraiment sur quelque chose que je connaissais, que je voulais dire, et que j'avais même besoin de dire. » (p.83). Il découvre aussi la puissance du sentiment d'appartenance à un endroit qui va participer à l'impression d'authenticité qui ressort de chacun de ses romans. Il en explique ainsi les incidences sur sa conception de l'écriture : « Aujourd'hui, avec le recul, je m'aperçois que jusqu'alors, mes efforts d'écriture tendaient à développer une intrigue, et que c'était moi qui menais le tout<sup>1</sup>. Je faisais en sorte que des choses arrivent, en les arrangeant de façon trop commode, je contrôlais les événements de trop près, tel un dieu de la Grèce antique, refusant que l'histoire se déroule toute seule, refusant de laisser la bride sur le cou aux personnages que j'avais créés, et surtout, d'admettre l'importance du

paysage, de l'histoire et de la culture qui les avaient façonnés en premier lieu. J'utilisais le cadre de vie de la même manière qu'un peintre de portraits amateur, sans m'apercevoir que mes personnages avaient été modelés par leur milieu, qui les avaient réellement faits ce qu'ils étaient. »

Il évoque alors ce qui le séduit chez Stevenson, comment cet auteur réussit à rendre vraisemblable l'in vraisemblable, comment il permet au lecteur de croire aux personnages, « aux rapports qui les unissent, ainsi qu'à l'endroit et à l'époque où l'histoire se situe », et comment l'intrigue semble vraiment « déconler intrinsèquement des circonstances ». « Le fil de l'histoire se déroule sans accroc, car personne ne tire les ficelles hormis les personnages eux-mêmes — l'auteur se contente de les accompagner, c'est du moins l'impression qu'il donne. » (p.165)

Michaël Morpurgo aborde ensuite la façon dont s'effectue actuellement l'éveil de la conscience des enfants confrontés de plus en plus jeunes à un « monde affreusement dérangeant, avant même parfois de pouvoir comprendre la différence entre la réalité et la fiction ». Il parle d'une « maturité accélérée des enfants du 21<sup>e</sup> siècle » avec l'avantage de voir réduit l'écart entre adultes et enfants qui partagent alors souvent les mêmes préoccupations. « L'une des grandes forces de la littérature de jeunesse actuelle vient peut-être de ce que les expériences de l'enfant et celles de l'adulte ne sont plus ressenties de façon aussi différente par l'écrivain et le lecteur qu'elles ne l'étaient autrefois. Les auteurs se sentent donc libres d'aborder dans leurs livres tous les sujets qui les intéressent (...) » (p.204). Et M. Morpurgo reprend lui aussi cette idée désormais souvent entendue lors des interventions d'auteurs : lorsqu'il écrit, il ne se pose pas la question de savoir si l'histoire intéressera le lecteur enfant, elle doit l'intéresser lui d'abord en tant qu'auteur.

Mais quand on lui demande pourquoi il écrit autant sur la guerre (voir aussi dans ce livre, les récits sur la guerre des Malouines, la guerre de Bosnie, la musique dans les camps et sur les « gueules cassées » !), il commence par dire qu'il écrit sur ce qu'il connaît (il a grandi dans le Londres d'après-guerre et a mesuré parmi ses proches les dégâts provoqués par la guerre). Puis il explique que le monde des écrans dans lequel nous vivons fonctionne par remplacements successifs, par effacements successifs, conséquence de la vacuité de l'enchaînement des images et des informations. « *Inondation, incendie, famine, maladie, tsunami ou tremblement de terre, bombes terroristes et guerre, dévastation et catastrophe – la télévision les apporte tout droit dans nos maisons. Ponctué par le sport, la publicité, les soap operas, ces désastres bombardent nos sens, chaque catastrophe étant une souffrance que nous sommes invités à partager en toute sécurité dans nos salons douilletts. Mais une horreur est aussitôt supplantée par une autre sur nos écrans, notre attention, notre compassion sont détournées et reportées sur de nouveaux catachysmes. Les vieilles informations, vieilles catastrophes, vieilles guerres sont rapidement remplacées dans l'imagination des spectateurs et oubliées.* » (p. 207-208). Michaël Morpurgo évoque la réception dans les salons confortables, le rôle de l'éloignement géographique et regrette l'oubli ainsi provoqué, alors qu'il revendique en citant l'entretien du site d'Oradour : « *Nous avons tous besoin de nous souvenir, je pense, de peur de s'endurcir et de devenir insensibles, de peur d'oublier. Ne jamais s'endurcir ! Ne jamais oublier !* » (p.209).

Il n'en fait pas explicitement état, mais on en tire cette conclusion sur l'intérêt de ses romans : ils installent le lecteur dans des situations les plus authentiques possibles, selon un point de vue précis vécu de l'intérieur des événements, en gommant le plus possible l'impression d'extériorité liée à la création d'histoire, faisant partager dans

leur épaisseur des sensations, sentiments, affects de personnages confrontés à des événements douloureux, scandaleux, le roman permettant en outre des émotions dans le détail de la durée. Et on ne peut séparer en l'occurrence émotion (au sens noble du terme) et réflexion. Cette idée d'espace de réflexion ouvert par un écrit construit nous intéresse...

■ Annie JANICOT

1. Voir *Les sifflets de Monsieur Babouch* de Jean-Pierre Milovanoff (Grâce à des sifflets et des sarbacanes, il fait apparaître ou disparaître, des personnages et des décors)

C'est dans les livres que j'ai rencontré l'univers : assimilé, classé, étiqueté, pensé, redoutable encore ; et j'ai confondu le désordre de mes expériences avec le cours hasardeux des événements réels. De là vint cet idéalisme dont j'ai mis vingt ans à me défaire.

Jean-Paul SARTRE (Les mots)